

É P I T R E

A. M. * * *

SUR la glorieuse campagne de la grande
armée de 1806.

ARISTE, tu dis vrai ; j'avais la noble envie,
Comme tous les Français, d'offrir à nos guerriers,
Dont les exploits illustrent la patrie,
Une fleur de nos champs pour joindre à leurs lauriers :

Mais la hideuse calomnie,
Qui, goutte à goutte, empoisonne mes jours,
Ne laisse aucun élan à mon faible génie,
Et brise sans pitié, sous ma main engoutée,
Le galoubet des troubadours.

Comme toi chaque auteur lyrique,
Enivré des hauts faits, des vertus de Trajan,
Embouchera la trompette héroïque,
Ou fera résonner la harpe d'Ossian ;

Mais parler d'un héros si rare,
En le chantant, quel que soit notre objet,
Eût-on les talens de Pindare,
On restera toujours au-dessous du sujet.

NAPOLÉON appartient à l'histoire ;
 Elle seule doit prendre soin
 De peindre dignement ce qu'on ne pourrait croire ,
 Si nous n'avions l'univers pour témoin.

Des plaines d'Austerlitz on revenait à peine ,
 Que le chef de nos preux , et ses braves soldats ,
 Irrités des méfaits d'une imprudente reine ,
 Sont provoqués à de nouveaux combats.
 Que veut ce roi de la Poméranie ,
 Par qui NAPOLÉON semble être menacé ?
 De Frédéric a-t-il donc le génie ,
 Pour oser attaquer le grand peuple offensé ?
 Français, ne craignez point pour vos champs, pour vos villes,
 Votre monarque , et ses talens ,
 Veillent sur vos heureux asiles ;
 Votre père toujours combat pour ses enfans.

Dans le signe de la balance ,
 A peine le soleil, ami, venait d'entrer ,
 Que le monarque de la France ,
 Pour son départ faisait tout préparer.
 Paris, au sein de ses murailles ,
 Croyait encor posséder son héros ;
 Qu'appelé vers Francfort par le dieu des batailles ,
 Déjà de son armée il réglait les travaux.

L'amour de ses sujets qui l'enflamme et le guide,
 L'occupe aujourd'hui tout entier ;
 L'aigle est moins prompt, l'éclair est moins rapide
 Que cet intrépide guerrier.
 Fier de l'honneur de sa patrie ,
 Voyez-le braver les hivers ,
 Et disperser en Franconie
 Ses compagnons d'armes divers.

Le duc de *Berg* , *Ney* , *Soult* , ivres de gloire ;
Lannes , *Davoust* , *Bernadote* , *Augereau* ,
 Tous ces enfans de la victoire ,
 Sont arrivés chacun sous leur drapeau.
 Quelle plume pourrait décrire
 L'intrépidité des soldats ?
 NAPOLÉON seul les inspire ;
 Il suit leurs mouvemens , il dirige leurs pas.
 A *Schleitz* , *Saalfeld* , ils ouvrent la barrière ,
 Et dans un jour , en deux combats ,
 A deux mille Prussiens font mordre la poussière.
 A la fleur de ses ans , là périt sous nos yeux
 Le jeune *Ferdinand* , ce prince téméraire ,
 Qui fit voir , en bravant nos héros belliqueux ,
 Que des vertus de ses aïeux
 Il n'était pas héréditaire.

Ces combats préparaient nos valeureux guerriers
 Pour cette victoire éclatante ,
 Où la France reconnaissante
 Dut à Jena les couvrir de lauriers ;
 C'est dans cette journée avec honneur suivie ,
 Que, combattant *Mollendorf* et *Brunswick*,
 Vieux soldats du grand *Frédéric*,
 NAPOLÉON déploya son génie.

Vainement les Prussiens , au milieu de leurs rangs ,
 Virent leur roi, virent leur reine ,
 Par leurs discours et des dons différens ,
 De leur peuple chercher à soulever la haine.
Rien ne peut tenir devant nous ,
 Venèdes et Saxons , Prussiens et Scandinaves ,
 Tout est terrassé sous nos coups ,
 Ou fuit à l'aspect de nos braves.

Chantre immortel de Fontenoy ,
Voltaire, peintre heureux des héros et des grâces ,
 Toi qui parlas si bien des vertus de ton roi
 Et des héros qui marchaient sur ses traces ,
 Que n'ai-je de ton feu divin ,
 En ce moment, au moins une étincelle ,
 Pour pouvoir du héros qui fait notre destin
 Célébrer la palme immortelle !

Mais je veux vainement enfler mon chalumeau :
 Du grand NAPOLÉON le triomphe est trop beau ,
 Pour qu'il suffise de mon zèle ;
 Je n'ébauche que le tableau ,
 Car pour peindre *Alexandre*, il faut la main d'*Apèle*.

De la Prusse, à Jena, l'on décida du sort ,
 Et des Français l'emporta le courage :
 Huit cents bouches de bronze y vomirent la mort ;
 Et malgré le feu, le carnage ,
 On entendit par-tout le vainqueur, le vaincu ,
 Au milieu des cris, des alarmes,
 Dire : NAPOLÉON triomphe par les armes ,
 Par le génie et la vertu.

Que de blessures honorables ,
 Que de coups glorieux portés ,
 Et combien de faits mémorables
 Qui, n'étant point connus, ne seront point cités !
 En vain les courtisans de cette Prusse antique ,
 Veulent vingt fois rallier leurs soldats ,
 Tout cède à la valeur, à la force héroïque ,
 Qui des Français guident le bras.
 Tel, lorsque les Titans crurent faire la guerre ,
 Et pouvoir assiéger les cieux ,

On vit le souverain des dieux ,
 Avec regret s'armant de son tonnerre ,
 Lancer la foudre au milieu d'eux .
 Tel l'empereur des Francs , pour châtier l'injure
 Qu'un cabinet pervers fit à sa loyauté ,
 Ne pouvant contenir son grand cœur irrité ,
 A Jena fut forcé de vaincre un roi parjure .
 De combats en combats , de succès en succès ,
 Vous voyez voler nos cohortes ;
 Au premier aspect des Français ,
 Erfurt , Leipsik ouvrent leurs portes .
 Pendant que ses guerriers poursuivent les fuyards ,
 Que fait le héros de la France ?
 Sur les blessés il porte ses regards ,
 Les console et les récompense .
 Quel exemple il fait voir , par ses soins généreux ,
 Au prince *Jérôme* son frère !
 Honorons , disait-il , ces guerriers valeureux :
 Des Français je sais bien quel est le caractère ,
 Je suis fier de régner sur eux ;
 Je le suis encor plus de me montrer leur père .
Jérôme , jeune encor , mais qu'enflamme l'honneur ,
 Qui déjà sur les mers a fait voir son courage ,

Ainsi toujours auprès du monarque vainqueur ,
 Du grand art des combats faisait l'apprentissage ;
 De l'ame de son frère et de ses faits divers ,
 Ce jeune prince a l'ame éprise :
 Par lui , forbans de la Tamise ,
 Vous perdrez le sceptre des mers !
 Dans les champs de Rosbach NAPOLÉON s'arrête ;
 Il voit le monument honteux
 Que jadis Frédéric fit dresser sous ses yeux
 Pour attester notre défaite.
 Vengeons l'affront , dit l'empereur et roi ,
 Que sur ces terres étrangères
 On se permit envers nos pères ;
 L'honneur nous en fait une loi.
 Transportons dans ma capitale
 Ce monument dont Frédéric fut vain.
 Sous Soubise l'on fut battu près de la Sale ;
 Sous mes aigles , Français , nous courons à Berlin.
 Le héros prédit juste ; en moins de dix journées ,
 De la Prusse , fière jadis ,
 Il accomplit les destinées.
 Postdam , Spandau , Stetin , Berlin , tout fut soumis,
 NAPOLÉON , suivant sa marche triomphale ,
 Entouré de *Berthier* , de *Davoust* , d'*Augereau* ,
 Du Brandebourg conquit la capitale ,

Et du grand Frédéric pleura sur le tombeau.
 Les Prussiens , admirant eux-mêmes tant de gloire ,
 Voyant le chef de nos guerriers ,
 Accouraient chanter sa victoire ,
 Et jetaient sur ses pas des fleurs et des lauriers.
 L'aspect du héros les console :
 Tel César autrefois , montant au capitole ,
 Entendait chanter sa valeur
 Par les Gaulois dont il était vainqueur.
 Ici ma muse téméraire ,
 Ariste , met un terme à son zèle empressé :
 Prends ton Luth ; fais , ami , ce que j'aurais dû faire ;
 C'est à toi de finir ce que j'ai commencé.

H. P. DESBARREAU.

Toulouse , 12 Novembre 1806.